

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1970)
Heft: 128

Artikel: Surchauffe et action syndicale
Autor: Gavillet, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1028056>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un très précieux livre d'images: Lausanne 1860-1910¹

Louis Polla, rédacteur à la « Feuille d'Avis de Lausanne », a réussi un livre d'images exceptionnel. Il a su réunir et utiliser les premiers documents photographiques pour raconter quarante ans de l'histoire d'une ville : Lausanne.

Cette période correspond à un moment de grande expansion où l'on a beaucoup et, très souvent, mal construit à Lausanne.

D'abord, on retrouve dans ces images d'autrefois un visage aujourd'hui encore familier. Lausanne avait l'aspect qu'ont conservé plusieurs petites villes vaudoises. Les soucis d'urbanisme n'étaient pas dominants. Les réussites tenaient à l'utilisation du site naturel et à l'unité de style qu'imposaient les limites de la technique de construction. Ainsi cette admirable silhouette de la Cité, reprise en page de couverture.

Mais la photographie révèle aussi des traditions et des coutumes. Il était bon qu'elle atteste le désir des Lausannois de vivre dans leurs rues. Les photos de banquets populaires ancrées dans le passé récent l'actuelle Fête à Lausanne.

Devant la rapidité de l'évolution, on pourrait tirer des motifs d'optimisme. Si tant de choses ont changé en moins de cent ans, n'est-il pas possible de bâtir une nouvelle ville pour la seconde moitié de l'an 2000 ? Oui et non. Les dépenses d'infrastructure au centre sont désormais telles que le remodelage est difficile ou extraordinairement coûteux. Mais Lausanne possède aussi, cas unique en Suisse, de vastes espaces non aménagés en son centre même (la Vallée du Flon). Elle a du champ.

Le livre de Polla est sorti de presse à un moment où la population prend mieux conscience des problèmes d'urbanisme. Pour cette réflexion, un très précieux instrument de travail nous a été fourni.

A. G.

Georges Haldas: Un regard désespérément attentif²

La première chronique du recueil lui donne son titre. « Jardin des espérances » : le petit monde, quelque part en Toscane, d'une gare secondaire avec son kiosque à journaux et son bar-tabac, son jardin minuscule.

Des habitués s'y rencontrent, au long des jours et des soirées. Parmi eux, à la période des vacances, le narrateur. Il écoute, il observe, se lie d'amitié avec les propriétaires, deux sœurs dans la cinquantaine, levées à l'aube et n'achevant que tard dans la nuit leur journée de travail.

La douceur de vivre, l'expansivité, la gentillesse toscanes ne suffisent pas à compenser, sous le ciel voilé et les feuilles poudreuses du palmier, la mélancolie, la tristesse diffusées à travers le côtoiement quotidien. C'est que les heures sont pesantes, les salaires médiocres, l'avenir bouché. La vie végète. Parfois, dans le train de Livourne, un wagon cellulaire s'arrête à la hauteur du jardin. Les prisonniers lancent des plaisanteries par les fenêtres grillagées. On rit, on s'interpelle.

Dès l'abord, le lecteur se sent entraîné dans un univers (un « royaume ») où la présence des vivants implique autre chose qu'une relation sociale. Le regard du témoin, s'il est aigu, ne s'arrête pas à l'apparence. L'examen du réel précède une démarche plus intérieure, une tentative de participation au mystère contenu dans la seule existence d'autrui, avec sa dimension de douleur, d'angoisse, de cruauté possible.

Une concorde dérisoire

Cette part invisible, certains infirmes peuvent en avoir l'intuition, mieux que les bien-portants. Ainsi, l'enfant « anormal » de « Graine de Christ », autre chronique toscane, enfant qui, à l'hôtel, multiplie les démonstrations d'un bizarre penchant.

Il lui faut réunir, toujours, par gestes car il est aphasique, autour de ses parents les autres estivants, les réunir dans une concorde dérisoire, et sa joie atteint des sommets quand il parvient, le dernier jour, à mettre dans les mains de son père celles des divers pensionnaires. Une frénésie jubilante le prend à voir ainsi reliés les personnages de ce drame informulé, et toujours perpétué, que représente la vie réputée banale du commun des mortels.

Après quoi, Haldas invite le lecteur « Aux Platanes », un café à Genève, voisin de l'hôpital, où il a l'habitude de se rendre. Toujours le même regard attentif, désespérément attentif, posé sur les « gens ». La participation s'affirme et s'approfondit. Car le spectacle de la vie quotidienne contient et cache, décidément, des éléments que le train ordinaire de l'existence, et la stupeur distraite, mécanique qu'il provoque, nous empêche même de soupçonner.

Une attention inlassable

Une attention inlassable, donc, et qu'on pressent consumante. Le discours du dimanche matin, qui s'épuise devant une couple d'amis, plus ou moins importunés, à cerner, en des termes dont la gaucherie accentue l'intolérable impuissance, son désarroi face à la « douloureuse inexistence de Dieu ». L'épopée du peintre en bâtiment, ses ennuis du côté de la maréchaussée à l'issue d'une tournée des grands ducs, avec, sous la gaudriole, une sorte de gravité, de connaissance profonde de la vie (de la souffrance de la vie) qui révèlent à l'écrivain la puissance d'une parole non pas produite par la culture, mais issue d'une situation qui lui est préalable : « une manière de vivre, de participer à la base, qui seule permet à la parole d'être, un peu, à son tour, et de communiquer de l'être ».

Une espèce de contagion sournoise

« Pavillon libre » fournit au chroniqueur l'occasion d'aborder explicitement le terrain où le « mal » se manifeste, si l'on peut ainsi dire, à visage découvert. Un mal que la psychiatrie, au demeurant, entend réduire à sa seule dimension médicale. Mais tout se passe, et tel est ici le propos de l'auteur, comme si cette dimension ne rendait pas compte de la totalité d'un phénomène.

Haldas parle d'un de ses amis, dont le fils, victime d'un délire subit, a dû être emmené en clinique. Une visite, après quelques jours, est autorisée. Le narrateur accompagne son ami, et sa femme, à l'établissement où le jeune homme vient de subir un premier traitement qui le laisse à la fois assommé et sujet à de très pénibles malaises.

Le contact avec le malade, l'espèce de contagion sournoise qu'il suscite peu à peu, dans le décor ripoliné des salles, ou idyllique du parc à travers lequel le groupe se promène un moment, amènent l'auteur à une analyse de plus en plus précise de sa propre situation intérieure par rapport à celle des êtres qui l'entourent.

Certains moments atroces

Il y a « séparation peut-être entre les deux mondes, non étanchéité » : les deux mondes étant celui de la normalité, et l'autre. Au cours de la promenade, le malade, dont les symptômes s'aggravent brusquement (vertiges, douleur dans la nuque) saisit le bras du narrateur qui, voyant cette main grise agrippée à sa manche, éprouve curieusement l'impression qu'il s'agit de sa propre main.

Voyant cette chair pâle, « qu'on aurait dit hantée », il lui semble « revivre certains moments atroces, au réveil, après une soirée d'alcool, où notre premier regard, vacillant dans la dure clarté du matin, comme pour se retrouver lui-même et retrouver au juste la conscience de ce qui s'est passé la veille, se fixe, hébété, sur nos mains. Pour voir, sur elles, s'il y a eu crime ou non, ou, simplement, possibilité de crime ».

Contamination maléfique dont d'autres signes apparaissent au moment où l'auteur, amené à « expli-

quer » à un médecin le cas de son ami et de son fils, est conduit malgré lui à une véritable trahison, condamnant avec une « surprenante inspiration polémique » un mode de vie auquel le drame pourrait être imputé.

Des profondeurs rarement atteintes

« La Chute » décrit ensuite la lente dégradation d'un petit commerçant du quartier où habite l'auteur, un fleuriste, célibataire, toujours accompagné de son chien, et happé au cours des mois par un autre vertige, celui de l'alcool.

Avec « Un Calvaire » — et le titre l'indique déjà assez — Haldas affronte l'énigme d'un mal à vrai dire irréductible à l'élucidation psychiatrique. Un autre ami du chroniqueur, le jeune poète Francis Giauque, s'est donné la mort, en effet, après plusieurs tentatives vaines, et surtout après d'innombrables traitements et malgré son désir de guérir.

Ici, l'identification s'opère en des profondeurs rarement atteintes, semble-t-il, par l'intermédiaire d'une œuvre littéraire. Le calvaire subi par Giauque (les circonstances qu'en relate Haldas autorisent pleinement l'emploi de ce vocable), l'auteur le parcourt à sa manière, refaisant le chemin, mettant au jour sa responsabilité dans l'évolution de la maladie, circonscrivant peu à peu toutes les données du « seul problème sérieux au monde » : celui du mal.

L'éternel faux ordre du monde

La solidarité avec les « damnés de la souffrance », les malades, mais aussi les parias de tous ordres, est vécue, à travers et par le récit, de la manière la plus active. Quelque chose, ici, se passe, qui frappe de dérisoire, en même temps, le projet littéraire à prétention esthétique (et le fait même qu'Haldas soit écrivain et s'exprime au moyen d'une œuvre contraint le lecteur à en prendre conscience) et plus généralement la frivolité meurtrière de la vie dite normale, c'est-à-dire « l'ordre, l'éternel faux ordre du monde ».

Ainsi le livre révèle-t-il le caractère inextricable des rapports humains, chacun étant, comme il a déjà été dit, responsable de tous.

A cet égard, l'apport d'Haldas paraît décisif, car il récuse une conception de la culture qui admet le « mensonge de l'art », affirmant au contraire, avec Soljénitsyne, que « la vérité est l'objet même de la littérature ».

Jean Vuilleumier
(rédacteur à la « Tribune de Genève »)

Surchauffe et action syndicale

D'emblée nous avons souscrit à la proposition de l'Union syndicale qui prévoit d'obliger les entreprises à verser sur le compte des caisses de pension professionnelles une somme équivalant au 3 % des salaires.

Elle est (quoique touchant les secteurs de manière différente, mais des correctifs à cet inconvénient pourraient être trouvés) supérieure à la proposition du Conseil fédéral qui demande de geler une somme qui correspondrait à 5 % des exportations. En effet, la proposition de l'USS (qui s'inscrit dans la ligne d'une politique d'épargne négociée que nous préconisons) signifie non un gel, mais un changement dans la propriété des sommes prélevées. Pour cette raison essentielle, elle mérite d'être soutenue. Ceci dit, des ambiguïtés subsistent.

La proposition de l'USS est présentée par certains comme une manière de torpiller le projet Celio; un secours « objectif » serait ainsi apporté au Vorort. Cette équivoque ne peut être levée que si, à côté de l'action parlementaire, l'USS s'efforce de mobiliser toutes ses forces, jusqu'à la base, pour défendre sa proposition.

D'autre part, les sommes ainsi réunies ne sauraient être gelées. Elles devraient intervenir dans les secteurs aux prix inflationnistes, notamment le logement.

Une proposition ne suffit pas : il faut un plan.

A. G.

¹ 195 photographies anciennes, avec un index commenté. Payot, Lausanne.

² « Jardin des Espérances » par Georges Haldas, Editions Rencontre.